

REVUE BELGE

DE

NUMISMATIQUE,

Publiée sous les auspices de la Société royale de numismatique,

PAR

MM. R. CHALON, L. DE COSTER ET C. PICQUÉ.

1879.

TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE.



BRUXELLES,

LIBRAIRIE POLYTECHNIQUE BELGE DE DECQ ET DUHENT,
9, RUE DE LA MADELEINE.

1879

SALOMON DE CAUX

GRAVANT SA MÉDAILLE.

PLANCHE XV, n° 4.

De ce petit disque de cuivre repris au burin, l'on pourrait dire ce que Diderot disait de certaines œuvres d'art : *Parvus videri, sentiri magnus*. Donnons tout de suite la légende de la pièce, et nous justifierons cette parole bien sentie :

1598 SALOMON DE CAUX. *Aet. 21 M. F (me feci)* (pl. XV, n° 1).

Un jeune homme à l'air ingénu, tout imberbe encore, regarde à gauche. Les cheveux se dressent en houppe sur le devant de la tête. Il porte un pourpoint d'étoffe richement brochée, à larges emmanchures et un col brodé rabattu. C'est évidemment l'habit de quelqu'un de condition aisée.

Salomon de Caux, dans notre siècle mû par la vapeur, a ceint pour le vulgaire la double auréole de l'inventeur et du martyr. L'on n'oubliera pas de sitôt cette interminable lithographie faite d'après le *Pilori* du peintre Glaize, où Salomon de Caux est attaché au poteau à côté de Jeanne d'Arc, de Christophe Colomb et de Galilée. L'existence fatalement tourmentée du chercheur n'a pas inspiré que des

peintres. Nous avons souvenance encore d'un mélodrame et d'un poëme lyrique. Et ce n'est pas fini sans doute. Malheureusement il y aura toujours ceci à dire, même lorsque nous nous sentirons le plus apitoyés, que l'hydraulicien normand, en réalité, n'a pas été plus à plaindre que tel de nos ingénieurs au service de la Sublime Porte ou d'une Compagnie de chemin de fer espagnol. Salomon de Caux à qui nous devons le théorème de l'expansion et de la condensation de la vapeur d'eau dans une machine à épuisement, n'a pas fini ses jours dans un cabanon, à Bicêtre, n'est pas mort le moins du monde victime de sa sublime recherche.

Ce fut 1834 qui vit éclore cette fable touchante. François Arago, quelques années auparavant, avait signalé au monde savant la portée de la découverte faite par Salomon de Caux, et là-dessus l'imagination publique avait pris feu. La France, aussi avait son Archimède immolé par une main stupide. Le cardinal de Richelieu avait rempli l'office du soldat de Marcellus. Un homme d'humeur inventive se souvint fort à propos de Montaigne trouvant, dans la prison de Sainte-Anne, l'auteur de la *Jérusalem délivrée* en piteux état, « survivant à soy-mesme, mescoignoissant soy et ses ouvrages. » Que fit notre homme inventif ? Il enferma aussi Salomon, devenu fou à force de génie, et le fit visiter dans son cachot par un personnage de marque.

Le numéro IV du *Musée des familles*, de décembre 1834 ⁽¹⁾, s'ouvrait par un dessin de Gavarni, représen-

(1) Nous avons pris la peine de chercher l'article de la *Gazette de France*, de mars 1834, dont parlent plusieurs auteurs. Il n'y a rien sur

tant Jean de Caus (*sic*) en captivité. Puis venait une lettre de Marion Delorme à Cinq-Mars, où la courtisane idéalisée par Victor Hugo, racontait sa visite à Bicêtre : « Comme nous traversions la cour des fous, et que plus morte que vive, tant j'avais peur, je me serrais contre mon compagnon, un laid visage se montre derrière de gros barreaux, et se met à crier d'une voix toute cassée ; « Je ne suis point un fou, j'ai fait une découverte qui doit enrichir le pays qui voudra la mettre à exécution. » Vous voyez que cela se présente assez bien. Marion ajoutait que le cardinal de Richelieu, importuné de toutes les folies de l'inventeur, avait ordonné de le mettre à Bicêtre, où il se trouvait depuis trois ans et demi. L'auteur de la mystification, — laquelle eut du reste un plein succès, — n'avait évidemment pas lu la dédicace mise par Salomon de Caux en tête de la *Pratique et démonstration des horloges solaires*, qui parut, en 1624, à Paris, chez Drouart. Elle commence ainsi : « Monseigneur, l'opinion qu'on pour-
« roit avoir, que vous me portez plus d'affection que mes
« services n'en ont pu encores mériter (1)... »

Cela s'écrivait en 1624. Or, cette même année, l'inventeur mourut. Voilà qui coupe court à toute légende, à toute imagination, peut-être aussi à tout intérêt de la part du vulgaire.

Jusque dans ces derniers temps, il était reçu que tout

Salomon de Caux, ni en mars, ni en décembre 1834, de la blanche feuille.

(1) De beaux exemplaires des livres de Salomon de Caux se trouvent à la Bibliothèque royale de Belgique, *fonds de la Ville*, de *Van Hulthem* et des *Nouvelles Acquisitions*.

ce que l'on savait de la vie de ce *Franchois*, comme l'appelle sa commission belge d'ingénieur, se trouvait dans les dédicaces et les avis au lecteur placés en tête de ses ouvrages. Il s'était rencontré des biographes anglais et allemands pour réclamer comme un compatriote l'habile homme que le prince de Galles et l'électeur palatin avaient beaucoup employé. Ces biographes n'en avaient point le droit. Salomon était né, en 1576, au pays de Caux, dans les environs de Dieppe, berceau de sa famille. Mais nous, Belges, pouvons dire, en revanche, qu'il fut presque un des nôtres : il vint travailler très-sérieusement à Bruxelles, y reçut un titre officiel, et, chose plus grave, y prit femme. Tout cela résulte d'une précieuse découverte faite, il y a vingt ans, dans les archives de l'État, à Bruxelles, par M. Charles Duvivier (1).

En 1605, les archiducs Albert et Isabelle faisaient exécuter de grands travaux d'utilité et d'agrément. Il leur fallait des ingénieurs. Ils prirent, cette même année, à leur service un homme d'une science encyclopédique, Wenceslas Coebergher, architecte, ingénieur, antiquaire, numismate, peintre, et peut-être autre chose encore (2). Il parlait fort bien le flamand, le français et l'italien. Ses lettres patentes sont un peu postérieures à celles de l'ingénieur normand : elles datent de la fin de l'année 1605. Salomon, lui, aux termes de sa commission, avait prêté serment, le 14 février 1605, entre les mains du chef

(1) *Notice sur un séjour de Salomon de Caux à Bruxelles*, dans le tome 1^{er} de la *Revue d'histoire et d'archéologie*, 1869.

(2) *Biographie nationale*, publiée par l'Académie, t. IV, p. 217.

président du conseil privé, Jean Richardot. Jean de Montfort nous a laissé une jolie médaille de ce haut dignitaire (1). Coebergher et l'hydraulicien cauchois, dûment patentés, vont se mettre à l'œuvre.

Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis,

sommes-nous tenté de dire avec le fabuliste. Sans être comme aujourd'hui les rois de l'époque, les ingénieurs avaient sans doute un grand pouvoir de bouleversement. Les archiducs commissionnaient Salomon « pour en qualité d'ingénieur... nous servir à la fontaine artificielle en nostre court, et en toutes aultres choses qui lui seront de par nous commandé au faict de sa vocation... aux gages de soixante quinze livres par mois. »

Il avait alors vingt-neuf ans. On lui dut la transformation et les embellissements opérés dans le Parc de Bruxelles. Pour juger de sa riche imagination comme architecte paysager, il suffit de jeter les yeux sur ses figures de fontaines dans la *Raison des forces mouvantes*, publiée à Francfort, en 1615, et sur les ouvrages du jardin de Heidelberg, insérés dans le *Hortus palatinus* qui fut également publié à Francfort (1620). Nous voyons, par les documents trouvés dans les papiers d'État et de l'audience, que Salomon travailla beaucoup aussi à Mariemont où les archiducs avaient une magnifique résidence d'été.

Un peu plus d'un an après, Salomon, se disant qu'un ingénieur qui aime n'est jamais seul, jeta les yeux sur une

(1) *Revue belge de numismatique*, 3^e série, t. I, pl. XVI.

jeune fille de la paroisse bruxelloise de Saint-Géry, Esther Picart, peut-être une compatriote. Il l'épousait le 10 avril 1606, et recevait à cette occasion de ses maîtres les archiducs, en guise d'*ajuda de costa*, et « pour une fois » la somme de deux cents livres. Qu'on n'aille pas croire pour cela qu'à leur service il ait toujours été cousu de pistoles. Il en faut rabattre. Les papiers d'État et de l'audience contiennent à cet égard des doléances significatives. « Le dict Salomon se plainct du tardif payement de ses gages ordinaires d'un philippe par jour, dont il dict luy estre deu ung demy an escheu le 12^e de febvrier passé », nous disent un jour ces papiers ; une autre fois, nous verrons l'ingénieur forcé de se mettre en grève : « Mais je perds mon temps, je suis contraint de donner ce jourd'huy congé à tous mes ouvriers, jusques alors que je seray payé de ladite demye année de gages. » On peut conclure de ce qui précède que Salomon nous quitta au bout de six ans et demi, assez ennuyé et assez lassé. A cet état de gêne ne s'étaient pas bornés ses ennuis. Ne voilà-t-il pas qu'un beau jour le pavement de sa grotte merveilleuse se trouve « rompu et gasté. » Il demande à un aide nommé Huber ce que cela veut dire et il apprend que « ç'a esté le prince de Condé, qui amena le jour de la feste saint Pierre la princesse d'Orenge, et que sy rompent tout, qui n'en peut respondre (*sic*). » Sur ce le pauvre ingénieur écrit d'un ton navré à monsieur Prats, secrétaire de Leurs Altesses à Mariemont, que « si l'on avait pris la peine de l'avertir, il eût montré le tout sans dommage. » Comme chacun sait, le prince de Condé n'était venu à Bruxelles que pour soustraire sa femme,

Marguerite de Montmorency, aux poursuites du roi vert-galant. D'un mari dans sa position un peu de vivacité s'explique. Mais cela ne faisait pas le compte de notre hydraulicien qui dut partir assez brusquement, puisqu'au rapport de son aide Gérard Philippe, il laissa « plusieurs mouvements des grottes et fontaines rompus et imparfaits. »

Salomon de Caux resta six ans et demi à Bruxelles et toucha son traitement jusqu'au 17 août 1610. Dans les dernières années de son séjour parmi nous, il s'occupait de perspective. Il le dit dans la dédicace de *la Perspective avec la raison des ombres et miroirs*, adressée, le 1^{er} octobre 1611, au prince de Galles : « Ayant depuis deux ou trois ans en çà fait aucunes leçons de perspective. » En 1614, nous le trouvons, à Heidelberg, au service de l'électeur palatin Frédéric V. Quatre ans après, il se retire en Normandie; mais ne tarde pas à revenir à Paris, où il mourut en 1626. M. Charles Read découvrit en 1862 l'acte d'inhumation de l'auteur de la *Raison des Forces mouvantes* dans un des registres d'enterrements des protestants de Paris (1). En même temps était fixée sa confession de foi; et l'on peut penser que le choix qu'il fit, après les pieux archiducs, de maîtres parfaitement hétérodoxes, fut affaire de convenance religieuse. Voici le texte de l'acte d'enterrement :

« Salomon de Caus, ingénieur du roy, a esté enterré à la Trinité le samedy dernier jour de febvrier 1626, assisté de deux archers du guet. » Et c'est tout.

(1) *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*, tome LV^e, p. 134.

D'après MM. L. de la Saussaye et A. Péan ⁽¹⁾, les titres de Salomon de Caux, dans la série des découvertes sur la vapeur, se réduisent à ceux-ci : connaissance véritable de la force mouvante de cet agent physique ; appareil d'une imperfection relative, mais étant, en réalité, ce que dit l'inventeur : *Une des diverses machines qui se peuvent faire pour faire monter l'eau à l'aide du feu*. En 1866, dans une des soirées scientifiques de la Sorbonne ⁽²⁾, M. Haton de la Goupillière, ingénieur d'humeur curieuse et inventive, reproduisit à l'aide d'images animées photographiques ⁽³⁾, l'expérience faite par son illustre confrère, il y avait deux siècles et demi, pour mettre en complète évidence la tension de la vapeur et son action propulsive. Les démonstrations faites par ce moyen, dit le *Moniteur universel*, étaient claires, saisissantes, parlantes. M. Haton revendiqua la gloire de l'invention de la machine à vapeur pour Salomon de Caux et Denis Papin. En expliquant sur l'écran placé en face de l'appareil lumineux la machine atmosphérique de ce dernier, le piston semblait obéir à l'action de la vapeur.

Ce ne fut pas sans une certaine émotion que nous découvrîmes, il y a un an, dans un des derniers tiroirs du médaillier de feu M. le lieutenant-colonel H. T. Geoffroy de Saint-Hubert, dans les Ardennes, la petite plaque de cuivre où l'ingénieur jeune homme avait gravé son image.

⁽¹⁾ *La Vie et les ouvrages de Denis Papin*, par MM. DE LA SAUSSAYE et A. PÉAN, Paris et Blois, 1869, t. I^{er}, p. 48.

⁽²⁾ On obtenait le mouvement à l'aide de deux clichés positifs en verre glissant l'un sur l'autre.

⁽³⁾ *Moniteur universel* du 14 février 1866.

Nous fourntmes alors à M. Olivier, le libraire qui faisait la vente, une note explicative d'une quinzaine de lignes destinée à attirer l'attention des amateurs de France sur ce petit monument historique (1). Le hasard a voulu que le Cabinet de numismatique de la Bibliothèque royale en fit l'acquisition après coup; ce qui nous rendit fort heureux : Salomon de Caux a beaucoup travaillé pour nous et nous doit beaucoup peut-être. Et, à ce propos, serait-il absolument hors de raison de demander, pour lui et pour son collègue des grottes et fontaines, un monument commémoratif dans le théâtre de leurs *rocaillieux* exploits, le Parc de Bruxelles, ou de Tervueren où Coebergher travailla si bien, que l'on introduisit ce vers dans son épitaphe :

Montes qui movit, nonne movebit aquas ?

A tout le moins notre idée permettrait de faire une jolie commande à deux statuaires.

CAMILLE PICQUÉ.

(1) Jusqu'à ce jour l'on n'avait de Salomon de Caux que le portrait qui se trouve au musée du château de Heidelberg, où il porte le n° 64. La peinture, d'après le dessin que nous devons à la rare obligeance de notre excellent confrère M. le comte Maurin Nahuys, de Wiesbaden, forme une espèce de triptyque. A droite et à gauche se trouvent encadrés des extraits du grand catalogue de la galerie des antiques de Heidelberg, par le professeur Léger (cf. *le Guide des voyageurs dans la ruine de Heidelberg*, Heidelberg, 1836), et un article de la *Gazette de France* (voir *supra*). On voit avec quel soin jaloux la docte Heidelberg conserve la figure du savant français. Le *Magasin pittoresque*, de 1850, p. 193, a donné un bon bois du portrait. Au-dessus de la chaire où est assis Salomon en robe de docteur et tenant ouvert un petit livre à fermoir, on lit : *ÆTATIS SVÆ . 45.*

N° 2



Æ

N° 1



Æ

N° 2



Æ